Les films du Carry
Lyon Capitale TV
Dis-Formes
présentent



© Daniela de Felice

un film de
Séverine MATHIEU

HABITÉS

DOSSIER PRESSE

CONTACTS

DISTRIBUTION
Les Alchimistes
contact@alchimistesfilms.com
03 74 67 65 92
8 rue Armand Carrel, 59000 Lille

PRESSE
AGENCE VALEUR ABSOLUE - Audrey Grimaud :
contact@agencevaleurabsolue.com / 06 72 67 72 78

PROGRAMMATION
Timothée Donay
timothee@alchimistesfilms.com / 06 79 36 23 29
Assisté de Maxime Defraeye (+ routage DCP)
programmation@alchimistesfilms.com / 03 74 67 65 92

PARTENARIATS
Violaine Harchin
violaine@alchimistesfilms.com / 06 18 46 24 58

COMMUNICATION
communication@alchimistesfilms.com

RÉSUMÉ

«Habités» raconte ma rencontre avec quatre habitants de Marseille qui vivent entre raison et déraison.
Considérés comme «fous» par la société, ils demeurent néanmoins en ville.
Entre des périodes d'hospitalisation, accompagnés par des soignants, ils tentent de s'élancer vers le monde commun.
Des fuites, des arrêts, des tentatives...
ils s'efforcent d'habiter, d'être présents, alors qu'ils sont eux-mêmes habités, inspirés.
Riches de leur lucidité particulière, ils s'arriment à notre réalité ; ils en connaissent une autre.
Le film suit dans la ville la chorégraphie singulière de leur corps.
Il nous offre l'espace où nous pouvons ensemble jouer avec leur folie.



CE QU'ILS PENSENT DU FILM

«Habités» est un film qui change notre regard... il a changé le mien. Regardez bien les personnages de Séverine Mathieu ! Ils parlent du monde et au monde. Une forme d'universalisme, teinté de différences et de particularités, inonde le film. Les fous, les fadas, les patients, les bizarres sont chez eux dans la cité, la ville. Ils sont les voisins, les collègues, les amis, les passants. Ils sont nous. Ce documentaire les regarde dans leur quotidien, dans leur vie. «Habités» montre leur beauté d'être parmi nous. Au-delà d'une approche professionnelle, une rencontre s'est produite et m'a bouleversée. J'ai compris que les «Grands» et «Gros mots» : inclusion, stigmatisation ne parleront jamais autant que des images, qu'un dialogue avec les personnes.

«Habités» parle à tous. Alors, entrez dans la salle et plongez dans l'univers, vous rentrerez au bercail avec de la poésie en tête et votre point de vue sur la folie sera modifié en profondeur...

Virginie Lehmann
Coordinatrice des Réseaux Santé Mentale et Logement et Cheffe de service Équipe Diogène et Incurie (EDI), impliquée dans le processus de réalisation.



«Habiter » ou Comment fais-tu avec ta folie ? Car c'est sans doute la question qui parcourt ce film comme un fil rouge. A l'instar de « Chroniques d'un été » de Jean Rouch et Edgar Morin chaque cinéaste qui filme des vivants est travaillé autant qu'il travaille cette question : comment fais-tu avec la vie, que l'on peut aussi formuler : de cette expérience de la vie qui n'est pas mienne que peux-tu me dire ?

Séverine Mathieu, qui a travaillé plus de quatre ans avec celle et ceux qu'elle filme, se tient comme à côté, pas en face, pas "de leur côté" mais au plus près, dans une relation de confiance, mais aussi d'exigence, comme si maintenant que la caméra est là, il fallait s'y mettre, reprendre des discussions éparses poOur les faire aboutir.

Trois hommes, une femme, autant de portraits en lutte. En lutte avec le quotidien mais aussi dans sa perpétuelle et épuisante ré-invention pour l'un, avec le grand embrasement des idées pour un second, le drame qui désarticule pour Khadidja et l'enfance que l'on ne peut pas abandonner, cette folie que l'on « caresse »pour le dernier. Et je dis « on » parce qu'il est difficile au spectateur de ne pas, je dirais pas se reconnaître, mais au moins, reconnaître des bribes enfouies de soi.

Séverine Mathieu filme chacun, chacune, successivement, dans leur lieu de vie comme dans leur espace mental. Petit à petit leurs gestes comme leur paroles nous les font découvrir au plus proche de leur monde, dans le plaisir ou l'angoisse. Et, de l'autre côté, inexorablement, notre monde dit réel, un Graal ou un repoussoir ?

Ce n'est pas une définition qui se dégage du film, mais un entrelacs de paroles qui dessine une image multiple et complexe de la folie ou de l'homme face à lui-même dans son plus grand désarroi.

Denis Gheerbrant
Cinéaste

ENTRETIEN AVEC SÉVERINE MATHIEU

Quel a été le processus d'écriture avec les personnes filmées ?

Pendant 3 ans, nous nous sommes assis autour d'une table, une fois par semaine. «Nous» ce sont les personnes avec lesquelles je voulais faire le film, c'est à dire des usagers de la psychiatrie, comme on dit, et aussi les soignants et l'assistante à la réalisation, Aurore Plaussu.
Nous parlions de notre façon d'habiter le monde, plus précisément de la façon dont chacun habite chez soi et par extension habite son quartier, puis cette ville qu'est Marseille. Egalement comment chacun habite son corps et sa tête.
J 'arrivais à chaque fois avec une thématique, comme par exemple, nos itinéraires dans la ville ou les relations amoureuses. Ma demande était d'emblée qu'ils me racontent des moments de l'ordre de la scène, qu'ils soient d'emblée en mode narrateurs, dans du récit afin qu'on construise ensemble celui du film. Pour cela il fallait qu'ils comprennent comment s'écrit un film.

Tu avais déjà l'idée du film avant de commencer l'atelier d'écriture ?

Oui le film est premier, l'atelier était un moyen d'arriver à lui. Je cherchais à ce qu'on circonscrive ensemble des scènes, soit de leur quotidien de l'époque, soit de moments passés qui avaient structuré leur trajet dans la maladie mentale. C'est pour cela que la matière du film est hybride, avec des scènes de leur quotidien en cinéma direct et des reconstitutions de moments passés. Par exemple la scène où Nicolas retourne dans la chambre d'isolement, c'est un des moments décisifs de son parcours. C'est pareil avec Khadidja, on a choisi ensemble de reconstituer la façon dont elle a habité ce local à poubelles. Je reconnais que j'ai une part prépondérante dans la décision bien sûr mais ils étaient toujours libres d'inventer des scènes.
Il n'y avait pas d'injonction à la vérité. Je ne leur disais pas «raconte-moi exactement ce que tu es» je disais plutôt : «raconte-moi tes souvenirs ou tes rêves ou bien imaginons ensemble des scénes».
Il y avait toujours une possibilité d'esquiver la question de la vérité.
Je pense que la scène où Kadidja va se baigner est plus de l'ordre de son fantasme que de sa réalité.
Ensuite, dans la phase de tournage, ils pouvaient m'appeler pour me proposer ou me demander de faire telle ou telle scène. Les 3 années d'écriture leur avaient permis de comprendre quelle était mon intention globale, de façon à ce qu'ils soient le plus actifs, ou acteurs, possible.
Wilfreed a été nettement force de proposition à ce moment parce qu'il avait envie de se mettre en scène et de mettre en scène les résidents du Marabout, le foyer où il habitait. Il avait une vraie idée de ce qu'il voulait montrer.

Tu mènes un travail de cinéma en psychiatrie depuis de nombreuses années et tu fais des films d'atelier avec les patients et les soignants. Quels sont les ponts ou les différences entre ces films et «Habités» ?

«Habités» est à la fois héritier de ces ateliers et en même temps l'inverse.
Ces ateliers m'ont permis de vivre au contact des participants et cela m'a fait comprendre que leur sensibilité m'était très nécessaire. J'aime voir le monde avec leurs yeux.



Leur lucidité, leur pertinence, me font du bien. Ils vivent dans un autre rythme, le plus souvent ils ne travaillent pas et de ce fait ils ont beaucoup de recul par rapport au monde, tout en étant très informés.
Ils peuvent avoir des accélérations, des fulgurantes, aller très vite à l'essentiel, dans des émotions nécessaires.
A force de guider des ateliers je me suis rendue compte que cette sensibilité m'aide à vivre.
A supporter la rationalité de notre monde, surtout celle du monde du travail. Le désir du film est venu de là.

Mais le processus de fabrication du film emprunte aussi un chemin inverse car quand on entre en atelier, il s'agit de travailler sur un thème qui peut être par exemple le rêve, le territoire, le départ ou l'amour.
Le sujet n'est jamais la maladie, elle va peut-être affleurer, ou pas, mais ce n'est pas le sujet. Il s'agit surtout de penser à autre chose qu'à la maladie pour se libérer de sa place de malade.

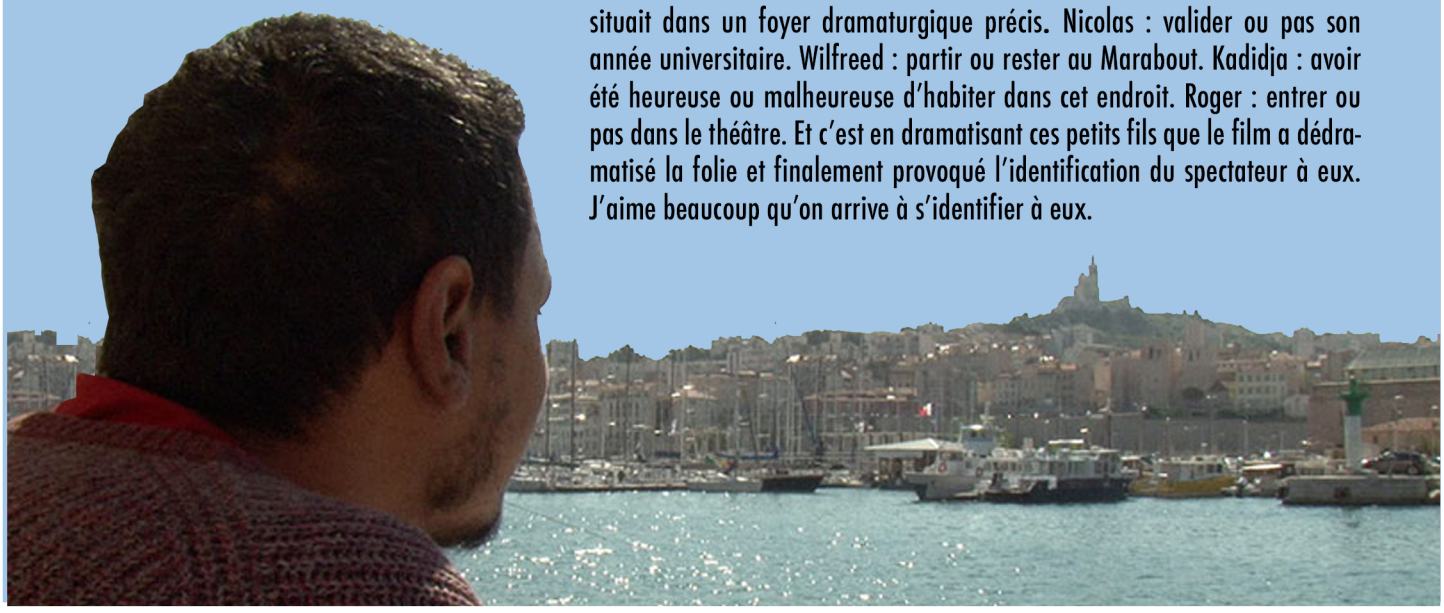
Or «Habités» avait quand même pour objet : comment on fait pour habiter le monde avec cette sensibilité particulière que donne la déraison ? La question de la déraison ou de la fragilité mentale était centrale.

La maladie mentale était dans le paysage du film mais sans les motifs habituels que sont l'hôpital, l'institution, les murs ou même la crise.
Le film se situe en dehors parce ce que j'ai compris en guidant des ateliers que la maladie mentale ce n'est pas que la crise, c'est tout le reste aussi. La crise, finalement dure peu de temps mais laisse une trace profonde. L'essentiel, c'est le quotidien, ce qu'on appelle l'état de stabilisation.
C'est comment on fait pour vivre avec une maladie mentale, en ville, dans un monde qui lui ne veut pas de cette folie, en a peur.

Une remarque revient à chaque projection, elle porte sur la qualité de ta place dans le film, comment tu les interroges sur leur folie sans aucun surplomb ou jugement.
Au fond quand s'autorise-t-on à parler à quelqu'un de sa folie ?

Ce n'est pas le fait de ma volonté d'être sans surplomb, je ne l'ai pas décidé consciemment, c'est mon rapport au monde et à l'altérité. Potentiellement je suis très proche des émotions qu'ils traversent. Donc ça fait partie des fondements du projet : je vais faire ce film mais en complicité, en connivence, en collaboration avec ces personnes si sensibles et qui se connaissent si bien.

Finalement le film ne cherche pas à les regarder eux mais à regarder le monde à travers leurs yeux, il dédramatise la folie. D'avoir beaucoup écrit avec eux m'a fait comprendre que chacun se situait dans un foyer dramaturgique précis. Nicolas : valider ou pas son année universitaire. Wilfreed : partir ou rester au Marabout. Kadidja : avoir été heureuse ou malheureuse d'habiter dans cet endroit. Roger : entrer ou pas dans le théâtre. Et c'est en dramatisant ces petits fils que le film a dédramatisé la folie et finalement provoqué l'identification du spectateur à eux. J'aime beaucoup qu'on arrive à s'identifier à eux.



Ça travaille du commun, le continuum entre raison et déraison.
C'est de là que vient l'absence de surplomb.
A quel moment je m'autorise à leur poser la question de leur folie ? En fait je crois que j'avais envie d'en parler mais à leur façon. Par exemple, Roger ne me parlait jamais de sa folie. Il ne supporte pas le mot. Nicolas non plus, il parle de sa maladie. Wilfreed a plus de recul, il vient d'une culture africaine, celle du Gabon où le mot «folie» n'a sans doute pas la même connotation qu'ici. Il a une vision plus romantique et positive de sa folie. Il aime beaucoup ce mot.
La question n'est pas «à quel moment c'est possible», mais par quel chemin on y arrive. Le film n'est pas tellement sur la folie mais sur la conscience de la folie.
Et à partir de là, avec leur conscience, ils peuvent s'emparer du mot pour refuser de se l'appliquer comme Roger qui nous explique qu'il n'est pas fou, mais qu'il joue au fou pour nous embrouiller. On le croit ou pas, comme on veut.

Le film a été long à trouver sa forme finale, le montage a pris du temps. Pendant un moment avec Laureline Delom, une des deux monteuses du film vous avez essayé d'entremêler les histoires.
C'était d'ailleurs écrit ainsi mais ça ne marchait pas. Peux-tu nous expliquer pourquoi ?
Et du coup comment vous avez fait le choix avec Gilles Volta qui a fini le montage de ne rien entremêler si ce n'est à la fin du film de revenir sur deux des personnages ?

Avec le recul je crois que le montage entremêlé de ces quatre histoires ne marchait pas parce que chacune des personnes filmées porte un monde trop plein, trop fort. Ça aurait peut-être marché si on avait vraiment traité un sujet. Par exemple la question du logement. Ce sujet est dans le film mais je l'ai traité en plongeant tellement dans chacun des mondes, en entrant dans chacune des sensibilités que par conséquent les enchainements d'un monde à l'autre ne marchaient pas au montage. Ils sont trop différents les uns des autres.
Si nous avions réussi à trouver une problématique ou des problématiques communes, le film aurait gardé une sorte de rationalité qui est la mienne, la nôtre, celle de la raison. Elle les aurait un peu instrumentalisés et regardés avec plus de distance. Le choix de ce montage par blocs impliquait de quitter le bord de la raison pour basculer dans leurs regards, dans leur point de vue et donc éviter le surplomb.

Au fond, je demandais ça depuis le début du projet, je ne demandais qu'à découvrir leur monde.

Photo de tournage avec l'équipe



CE QU'ILS PENSENT DU FILM

Entre le «normal» et le «pathologique» les manières d'être au monde et aux autres ouvrent un éventail très large que Séverine nous présente en quatre figures marseillaises. Quatre singularités qui chacune tente de vivre au plus près de sa destinée. Le psychiatre, l'institution hospitalière, le domaine de la santé mentale, la ville sont là, dans une discrétion que la caméra suggère plus qu'elle ne montre. En effet, ce sont des «accompagnateurs», non pas d'une guérison improbable, mais d'un quotidien qui porte ses avancées, ses conquêtes sur soi, comme ses reculades, ses impasses. Les gestes ordinaires : prendre un médicament, boire un verre d'eau, aller à un rendez-vous..., les habitudes routinières : s'habiller, marcher, parler... participent à ce qu'habiter veut dire. Ce «quelque chose» qui «parle» à soi comme à autrui, qui confère à tout événement de la vie sa dimension ontologique, est ici montré dans les gros plans sur les visages, dans les silences éloquents qui s'imposent entre deux paroles, dans les bruits ambiants de la ville qui se rappellent ainsi à nous, comme un décor réactif, un paysage, un souvenir, une image. La folie de ces quatre naufragés de l'existence est un secret bien gardé. La parole dit aussi le non-dit. Ils sont là et ce là résonne comme un horizon, une clairière, un ouvert. Nos quatre naufragés, dans la houle urbaine, surnagent, ils boivent la tasse, relèvent la tête et continuent à brasser leur espérance.

Thierry Paquot
Président d'Image de ville, philosophe, essayiste



Le film est là, lumineux, et il indique un itinéraire complexe, celui d'une volonté affirmée de changer le destin d'un certain nombre de personnes qui souffrent de troubles psychiques.
Changer le destin de l'autre, une utopie ? Peut-être.
En tout cas changer le regard que l'on peut porter sur lui, sur eux.
Et un constat celui de leur citoyenneté : au nom de quoi, leur refuse-t-on ce droit de Cité ?
Au nom des représentations archaïques qui ont trait à la folie, aux maladies mentales, ces peurs irrationnelles que l'on retrouve dans toutes les cultures.
Oui la folie fait toujours peur et notre société n'échappe pas à ce constat.

Ce film retrace des destins fracassés par la maladie mentale, celle qui vous conduit à l'hôpital et vous y laisse. Ces séjours hospitaliers, parfois pluriels les ont mis au ban de la société, rupture des liens familiaux, professionnels, scolaires, amicaux, et la solitude s'est imposée à eux.

Habiter la Cité cela semble simple lorsqu'on a des revenus, des idées claires, un discours adapté aux attentes d'une société, peu tolérante.
Alors comment trouver des propriétaires qui acceptent de loger des personnes qui souffrent de tels troubles ?
Le projet du film s'origine là, dans cette difficulté majeure qui en masque d'autres : la peur de se retrouver « dehors », la peur du regard de l'autre, la difficulté à retrouver des capacités à être autonome, les voix qui parlent dans la tête, l'angoisse de la solitude, l'angoisse des nuits sans sommeil, l'angoisse de ne plus savoir vivre.

Véritable parcours du combattant, trouver un appartement est déjà difficile mais l'habiter représente une autre difficulté, encore plus complexe ; le film explore cette complexité, face aux murs blancs de l'appartement, qui semblent étrangers, loin de ce qui était imaginé, car cette maladie attaque les capacités de chacun dans les évidences les plus simples de la vie.

L'accompagnement à se reconstruire dans une vie au quotidien se fait pas à pas, avec la personne, des visites à domicile, un soutien de l'équipe, les infirmiers les éducateurs, les psychologues, les psychiatres...

Ce que Michel Foucault dénonçait déjà en 1961 est encore d'actualité, le droit de Cité n'est accordé aux usagers souffrant de schizophrénie que dans les textes de loi, mais leur application repose sur des initiatives individuelles. Tel est encore le scandale de la double peine, à la maladie s'ajoute l'exclusion.

«Habités» représente un plaidoyer pour la liberté, pour la tolérance, pour le courage.

Oui, ils sont habités par un monde psychique étrange, mais ils sont nos frères et leur combat pour une vie possible dans la Cité doit être le nôtre, car cette maladie peut tous nous toucher, ou un de nos proches.

Séverine Mathieu a choisi de mettre sa caméra au cœur de l'équipe et de l'accompagnement, elle a cheminé avec ces personnes, avec du temps, de la patience, pour que la confiance s'instaure. Elle en a fait une plongée dans des mondes parallèles mais bien réels, ceux de mondes psychiques singuliers, qui pour certains ont un nom, porteur de représentations principalement négatives, celui de la « schizophrénie ».

La caméra de Séverine Mathieu les a accompagnés, patiemment, longtemps, leur offrant la possibilité d'être co-auteurs de ce film, c'est aussi ce qui le rend précieux.

Ce film me touche et me bouleverse car il touche à la question de l'humain. Séverine Mathieu a su leur donner au-delà de la parole, la place de citoyens comme les autres.

Dolorès Torres
Psychiatre des hopitaux

«Habités» est un voyage poétique, sensible, coloré où l'émotion rythme votre respiration, on rigole avec les personnes filmées, on pleure avec elles.

François Tosquelles disait : «La déconniatrie c'est hyper important dans le soin».

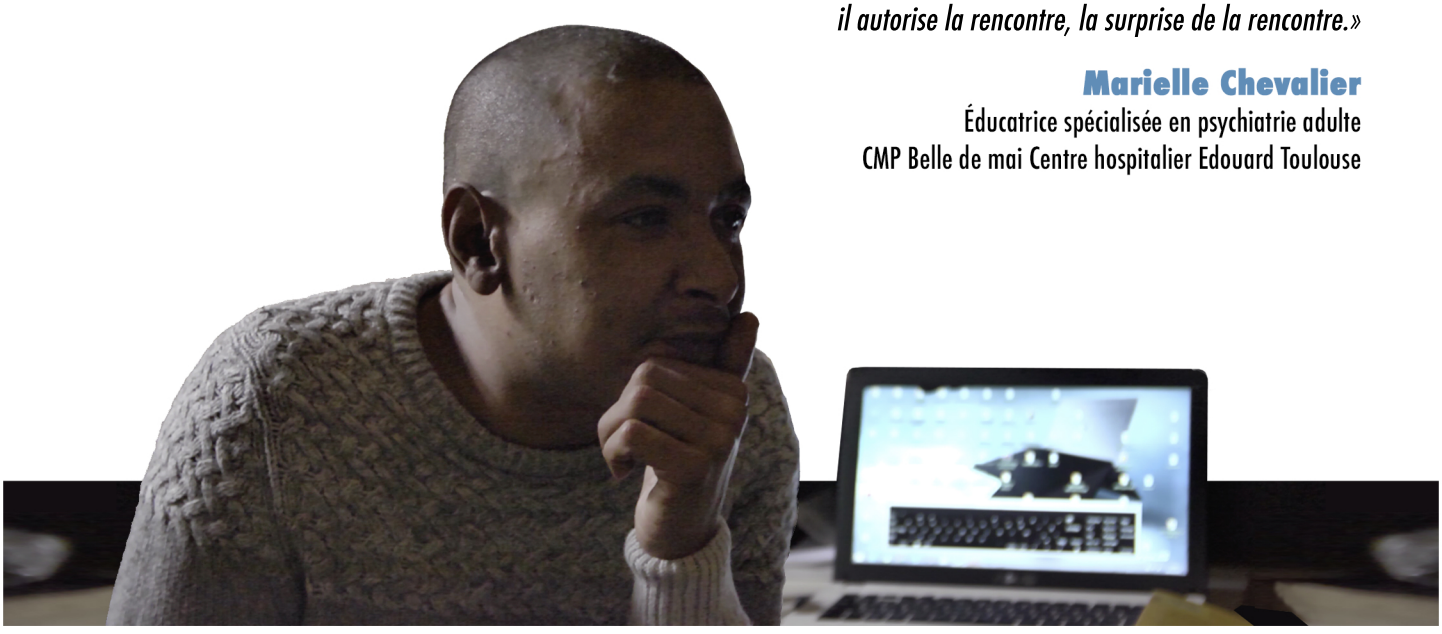
Habités parle de l'étonnement et de la rencontre, il glisse entre des mondes trop souvent oubliés, des mondes proches et loin en même temps....

Séverine a pris le temps de s'asseoir et d'écouter.

Elle a accepté d'être embarquée dans ce tourbillon de la folie, dans l'inconnu, dans des quotidiens cabossés, dans des rendez-vous oubliés, dans des rêves délirants et des délires qui font rêver.

Jean Oury disait : «L'étonnement est une qualité exigible de tout travailleur en psychiatrie... il autorise la rencontre, la surprise de la rencontre.»

Marielle Chevalier
Éducatrice spécialisée en psychiatrie adulte
CMP Belle de mai Centre hospitalier Edouard Toulouse



HABITÉS

Autrice-Réalisatrice : **Séverine Mathieu**

avec

Roger Divia, Nicolas Thébault, Khadidja Belhadj, Wilfreed Obame, Allogho

et Virginie Lehmann, Perrine Couvreux, Dr Dolorès Torrès, Katherine Reggio, Gaël Bordenave, Jean Zawadzki, César Alfonso, Farid Mahdi, Michèle Arramond et Patrick Mihidjay, Jocelyne Péloso, Marianne Jannez, Marielle Chevalier

Image : Jean-Christophe Beauvallet
Assistante réalisation : Aurore Plaussu
Son : Clément Lemariey
Montage : Laureline Delom, Gilles Volta
Musique : Pascal Comelade
Assistant : Rémi Villon
Montage son et mixage : Eric Lesachet
Étalonnage : Axelle Gonay.
Productrice déléguée : Les films du Carry
Michèle Soulignac
Coproductrice : Dis-FORMES
Marie-Ange Pugliesi et Séverine Mathieu
Diffuseur coprod : Lyon Capitale TV

Ayant-droit : Les Films du Carry
Attachée de presse : Audrey Grimaud
AGENCE VALEUR ABSOLUE
Genre : **documentaire, France, 2021**
Distributeur : Alchimistes Films
Durée : **85 mn**
Format : **HD**



Roger Divia
Nicolas Thébault
Khadidja Belhadj
Wilfreed Obame Allogho









Avec le soutien de :
le **CNC**
la **Région Provence Côte d'Azur**
la **Région Auvergne-Rhône-Alpes**
la **Procirep** et l'**Angoa**
la **Ville** de **Marseille**
l'**Agence Nationale** pour la **Cohésion** des **Territoires**
la **Politique** de la ville **Métropole Aix Marseille Provence**
l'**Agence Régionale de Santé Paca**
le **Département des Bouches du Rhône**
et la **Fondation France**